

EXTÉRIEUR.

A L L E M A G N E.

Hambourg, le 20 janvier.

Les officiers prussiens qui se trouvent sans emploi, ont été mis à la demi-paie. On a formé pour chaque régiment une commission composée d'un major, de deux capitaines et de trois lieutenants. Tous les officiers du corps devront s'y présenter individuellement, et chacun, après avoir donné sa parole d'honneur, devra, sous peine de cassation, déclarer où il a résidé pendant la guerre jusqu'à ce qu'il ait été fait prisonnier, et de plus dénoncer ceux de ses camarades, s'il en connaît, qui auront négligé leur devoir. Le silence gardé sur ces fautes sera puni comme un parjure. (meineid.) Les généraux auront à se présenter devant une autre commission, où siègeront les frères du roi. Tout officier subalterne est autorisé à porter des plaintes motivées contre le général sous lequel il a servi, et même contre tout autre. Les généraux Wartensleben, Kuhnheim et Müffling ont donné leur démission; le dernier reçoit une pension de retraite. Plusieurs autres généraux seront congédiés. Désormais l'avancement ne se fera, selon l'ancienneté, que jusqu'au grade de capitaine. (Publiciste.)

Rastadt, le 22 janvier.

Le grand-duc de Bade vient d'établir dans ses Etats une compagnie d'assurance générale pour les incendies: tous les propriétaires de maisons sont obligés d'entrer dans cette compagnie. La direction d'administration publique, nouvellement créée à Carlsruhe, est chargée de la surveillance de cet établissement. (Idem.)

Francfort, le 22 janvier.

Des lettres de Halle annoncent que cette ville commence à oublier ses malheurs passés dans la jouissance des bienfaits que lui a déjà conférés son nouveau souverain, et dans l'espoir d'un avenir heureux et tranquille. Halle sera chef-lieu d'un district du département de la Saale; on va y établir une manufacture de porcelaines, où l'on emploiera la terre qui servait aux fabriques de Berlin, et qui se trouve dans le voisinage de Halle. On doit aussi y transporter le collège des mines de Rothenbourg, et l'on formera un bel établissement de bains de rivière sur la Saale. Il est encore question d'autres mesures également favorables à la prospérité de cette ville; mais le bienfait dont elle se montre le plus reconnaissante, c'est la conservation de son Université. M. Niemeyer en est nommé chancelier et recteur perpétuel. Tous les professeurs qui n'ont point quitté la ville sont confirmés par ce seul fait, et ont recommencé à jouir de leurs traitements, à dater du 1^{er} octobre. (Idem.)

I S T R I E.

Trieste, le 11 janvier.

Notre ville a été témoin hier d'un spectacle auquel personne ne s'attendait; une flotte de 15 voiles russes a paru tout-à-coup, et a jeté l'ancre dans notre rade; on compte dans ce nombre trois vaisseaux de ligne, deux grosses frégates de 50 canons, quelques corvettes, etc. Il paraît que ces forces navales passeront ici la fin de l'hiver; leur séjour sera doublement avantageux à cette ville, à laquelle les Russes assurent une défense contre les Anglais. (Journal de Paris.)

P R U S S E.

Koenigsberg, le 10 janvier.

On s'était hâté de publier le nouveau plan de réorganisation de l'armée; la cavalerie devait y figurer pour 16.000 hommes, et l'infanterie de ligne, seulement pour 35.000. Il sera possible, dans quelques mois, de compléter à-peu-près cette dernière arme; mais il faudra probablement attendre très-long-temps la formation de la cavalerie. On manque de chevaux, d'argent et même d'hommes.

— On mande de Riga que quelques négocians ou courtiers-commissaires, ayant tenté de soustraire au gouvernement russe des marchandises anglaises en dépôt dans les magasins, ces effets ont été découverts et saisis, et les receleurs arrêtés. Outre une amende égale à la valeur des marchandises confisquées, les délinquans sont envoyés en exil en Sibérie. (Idem.)

Memel, le 4 janvier.

Déclaration de la Prusse contre l'Angleterre.

Le roi s'étant obligé, par l'article 27 du traité de paix de Tilsitt, conclu le 9 juillet 1807, à fermer sans exception tous les ports et Etats prussiens au commerce et à la navigation britannique, tant que durerait la présente guerre entre la France et l'Angleterre, S. M. n'a pas hésité de prendre progressivement les mesures les plus convenables pour remplir ses engagements.

En ordonnant ces mesures, S. M. ne se dissimulait pas les préjudices et les pertes qui en résulteraient pour le commerce de ses Etats en général, et celui de ses sujets, qui, par une longue suite de malheurs, avaient acquis de nouveaux droits à sa sollicitude et sa bienveillance paternelle; mais alors S. M. se livrait encore au consolant espoir que la médiation offerte par la Russie à l'Angleterre, en accélérant le retour de la paix définitive entre la France et la Grande-Bretagne, amènerait incessamment aussi un ordre de choses plus rassurant pour les intérêts particuliers de chaque puissance.

Le roi a été trompé dans sa juste attente; les événemens qui ont eu lieu depuis, et qui sont trop connus pour avoir besoin d'être rappelés, loin de rapprocher l'époque si désirée d'une pacification générale, n'ont fait que la reculer davantage.

Toute communication est rompue entre la Russie et l'Angleterre. La déclaration de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, publiée le 26 octobre de cette année, prouve qu'il n'y a plus de rapport entre ces deux puissances. S. M. prussienne, intimement liée par toutes ses relations, à la cause et au système des puissances continentales, voisines et amies, n'a d'autres règles de conduite que ses devoirs fondés sur l'intérêt de ses Etats et sur des obligations contractées par un traité solennel.

Conformément à ces principes, S. M. n'ayant plus égard à des considérations qu'elle avait respectées jusqu'ici, dans le vain espoir d'une prompt pacification générale, et ayant refusé, depuis la mission de lord Hutchinson, de recevoir à sa cour aucun agent diplomatique anglais, vient d'ordonner à sa légation à Londres de quitter aussitôt l'Angleterre et de revenir sur le Continent.

S. M. le roi de Prusse, en faisant connaître les résolutions dont ses engagements et l'intérêt de sa monarchie lui font un devoir, déclare par la présente que, jusqu'au rétablissement de la paix définitive entre les deux puissances belligérantes, il n'y aura plus aucune relation entre la Prusse et l'Angleterre.

Memel, 1^{er} décembre 1807.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 20 janvier.

On écrit de Goedercede (Zélande) que, dans la nuit du 14 au 15 de ce mois, les eaux s'y sont élevées à une hauteur extraordinaire; on a même été obligé de percer une maison par le toit, dans la partie basse de la ville, pour en retirer les malheureux habitans par cette ouverture. La batterie du port a beaucoup souffert; la garde y est restée jusqu'à la dernière extrémité; aussi le caporal a été retiré à demi mort, ainsi qu'un soldat; un autre a été noyé. La digue s'est rompue près de la maison des pestiférés, et l'irruption des flots a causé beaucoup de dommages. D'une autre part, l'on apprend d'Helvoet-Bluys, que vers les deux heures du matin, les eaux y ont monté jusqu'à quatre pieds et demi au-dessus de la hauteur de 1775. A New-Helvoet, les habitans se sont sauvés dans les tours. La digue de mer du Vieux-Hoorn a été débordée; heureusement elle ne s'est point rompue; sans quoi tout le village eût été englouti. Le pont de bateaux sur l'Yssel, à Deventer, a beaucoup souffert; trois des bateaux ont coulé bas et un quatrième a été jeté sur le côté. L'arsenal et beaucoup de maisons ont essuyé de grands dommages.

Les lettres de Westerschelling annoncent que, le 15, deux vaisseaux, dont on ignore les noms, y ont été totalement brisés sur la côte. Les débris de deux autres bâtimens ont été jetés par la mer à Oosterschelling.

Dans plusieurs autres endroits de nos côtes des digues ont été fortement endommagées, ou se sont rompues.

Le brick de guerre anglais le *Spereler*, capitaine Diuner, de 12 canons et 53 hommes d'équipage, s'est échoué près de Terschelling; 36 hommes, parmi lesquels le capitaine et les officiers, se sont sauvés; le reste de l'équipage a péri.

(Courier de l'Europe.)

I N I E R I E U R.

Bruges, le 26 janvier.

Malgré les détails affligeans qui confirment chaque jour les pertes considérables causées à la culture et aux propriétés de toute espèce, par les inondations suites de la terrible marée du 14 au 15, et quelque grands que soient les dommages éprouvés par les ouvrages publics, il est certain que ces ouvrages ont sauvé le département. C'est pour nos habitans une nouvelle occasion de reconnaître et de bénir le génie de Sa Majesté, qui, dans son premier voyage en Belgique, ordonna elle-même, sur les lieux, tous ces travaux, sur-tout ceux de mer, en ayant et sur la ligne de Blankenberge, et y affecta les fonds nécessaires, avec une libéralité de moyens qui seule pouvait donner à ces ouvrages la force de lutter contre les dangers que nous venons de courir. (Journal de la Lys.)

Calais, le 24 janvier.

La tempête du 14 au 15 de ce mois a aussi occasionné de grands dégâts, tant dans les environs de Calais, à la jetée de l'est et aux ouvrages extérieurs de la ville, que dans le faubourg de Saint-Pierre et les campagnes environnantes. La marée s'est élevée à environ 1 mètre 30 centimètres (4 pieds) au-dessus des plus fortes marées qu'on ait eues. La digue du petit Courgain et celle de Saugate ont été emportées: il en est résulté de grandes inondations, qui ont détruit une écluse dans les fortifications.

Paris, le 29 janvier.

Les tribunaux de la Haute Garonne ont condamné à un an de prison et à 500 fr. d'amende, 1^o Jeanne-Marie Balthazard, couturière à Saint-Loup, pour avoir recélé un conscrit réfractaire; 2^o Marie Jongue, dite Marquise, brassière, à Escanebrane, pour s'être rendue coupable du même délit; 3^o Augustin Bagné, domicilié à Sédilhac, pour avoir présenté son fils cadet à la place de l'aîné, afin de soustraire celui-ci à la conscription; 4^o Jean-Louis Tenton, tisserand à Aspet, pour avoir fourni les papiers, afin de soustraire un autre conscrit à ses obligations; 5^o Jean Sere, domicilié à Bonte, pour s'être présenté à la place de son frère; 6^o Jean-Pierre Bellan, tourneur à Bonssens, pour avoir voulu soustraire un conscrit à ses obligations; 7^o Joseph Sonlage, brassier à Bonssens, convaincu du même délit.

Par jugement du tribunal de police correctionnelle de Marseille, le nommé Lambert Jogant, jardinier au quartier de Canet, a été condamné, le 17 décembre 1807, à une année d'emprisonnement, à 500 fr. d'amende et aux frais de la procédure, pour avoir recélé un conscrit réfractaire.

Le nommé François Avril, laboureur de la commune de Saint-Herblou, département de la Loire-Inférieure, convaincu d'avoir provoqué à la désertion deux conscrits de 1808, a été condamné à neuf années de détention, par le premier conseil de guerre permanent de la 12^e division militaire, séant à Nantes.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bruxelles, du 27 Janvier.

87. 7. 40. 80. 56.

BANQUE DE FRANCE.

A F I S.

L'administration de la Banque de France a pris les mesures nécessaires pour qu'à dater du 1^{er} février prochain, les commerçans de toutes classes qui auront rempli les conditions voulues par les statuts, soient admis dans ses bureaux à l'escompte, sur le pied de quatre pour cent par an.

Paris, le 29 janvier 1808.

Le directeur-général, GARAT.

LITTÉRATURE ANCIENNE. — CRITIQUE.

Homère et Orphée, ou Recherches historiques, critiques et littéraires sur leur personne et leurs écrits, par M. de Sales, membre de l'Institut (1).

PREMIER EXTRAIT.

Priores Maonius tenet.

(HORACE.)

« Si Homère a eu des temples, dit Voltaire, il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa divinité. » Voltaire a raison, et se mettait par le fait au nombre de ces infidèles; le chapitre même qui nous fournit cette citation, n'est autre chose qu'une longue diatribe contre la mémoire et les ouvrages du père de la poésie: aussi ne manqua-t-il pas d'exciter, dans le tems, un grand scandale littéraire, je ne dis pas seulement parmi les érudits de profession, mais il révolta également les gens de goût, qui déploierent l'abus de tant d'esprit prodigué pour soutenir des paradoxes insoutenables, et pour faire à la *Henriade* un piédestal des débris de tant de statues brisées en son honneur. On n'a point cessé cependant d'imprimer cet *Essai sur la poésie épique*, à la suite du poème dont il n'est qu'une *apologie* souvent hasardée et quelquefois maladroite. Comment n'a-t-on pas senti la nécessité d'un correctif, qui prévint l'esprit des jeunes gens et des lecteurs superficiels, contre la séduction d'un style à la faveur duquel tout peut passer et passe en effet? Comment M. de Laharpe, par exemple, au lieu de combattre si longuement Lamotte, n'a-t-il pas songé à réfuter Voltaire? Son admiration pour l'auteur de la *Henriade* devait-elle balancer un moment son respect pour Homère? Au surplus,

Non tali auxilio, nec defensoribus istis

Tempus eget.

(VIRG.)

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère;

Et depuis trois mille ans Homère respecté,

Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

(M. CHÉNIER.)

Homère est depuis long-tems au-dessus de la critique, et devait être à l'abri même d'éloges qui eussent nui à sa mémoire, si quelque chose pouvait y nuire. Il a fait l'*Illiade* et l'*Odyssée*, voilà ses titres; l'*Illiade* et l'*Odyssée* honoreront à jamais l'esprit humain; voilà sa gloire, voilà tout ce que l'on devrait rechercher, tout ce qu'il est possible et intéressant de connaître sur ce grand-homme. Mais comment nous défendre de cet intérêt de curiosité qui veut suivre et connaître dans les plus petits détails de leur vie privée, ceux que leur génie a donnés en spectacle à l'Univers; et qui, au défaut de la vérité, embrasse avidement les fables créées par l'enthousiasme de l'admiration, et adoptées sans examen par la crédulité toujours avide, toujours insatiable? Homère devait être et a été plus en butte que tout autre, à la diversité des jugemens les plus opposés; l'imagination s'est emparée de lui; et sa naissance, sa vie, sa mort, ont fourni autant de fictions qu'il en avait lui-même créées en se jouant. Les uns le font naître en Egypte, et lui donnent pour père Damagoras et Echras pour mère: sa nourrice, fille d'Orus, prêtre d'Isis, est une prophétesse. Il joue dans son lit avec neuf tourterelles, et les premiers accens de sa voix ressemblent au ramage de neuf espèces d'oiseaux. Les autres lui accordent une origine plus illustre encore: ils prétendent que son vrai père était Mercure, etc. Mais tandis que ses partisans lui composent cette brillante généalogie, ses détracteurs en font un misérable qui mendie de ville en ville; un plagiaire, qui parcourt le Monde pour chercher les auteurs qui avaient écrit avant lui sur la guerre de Troie; un esprit médiocre, facilement vaincu dans sa lutte poétique avec Hésiode:

un espede d'imbécille enfin, qui meurt du désespoir de n'avoir pu expliquer une énigme à des pêcheurs, etc. (2) On sourit de pitié, sans doute, au simple récit de ces contes également absurdes, quoique évidemment contradictoires; mais quand on songe que ces étranges opinions ont été discutées avec une chaleur digne de leur objet, et ont produit des volumes d'injures, tandis que le texte même d'Homère restait défiguré par les fautes de tous les genres, on est forcé de plaindre le sort des grands hommes, dont le plus grand malheur n'est pas d'être déchiré par l'envie, mais maladroitement loué au dépens de la vérité et de la vraisemblance.

Tout se réduit donc ici à de simples conjectures; et la sagacité même de l'ingénieux auteur de la *Philosophie de la Nature* ne saurait aller au-delà. M. de Sales reconnaît lui-même l' inutilité de perdre son tems à défricher ces landes chronologiques, pour assigner l'époque précise où vécut Homère: et il s'en tient à celle que donnent les marbres de Paros, qui fixent l'existence de ce grand homme à 916 ou 907 ans avant notre ère vulgaire.

L'embarras ou l'impossibilité reconnue d'avoir rien de positif à cet égard, a jeté quelques écrivains dans l'extrémité contraire; et tandis que les uns donnaient des bases certaines, selon eux, à la chronologie homérique, d'autres révoquaient en doute jusqu'à l'existence d'Homère, et appuyaient, comme de raison, leur sentiment d'autorités incontestables, et de raisonnemens sans réplique. Le plus singulièrement hardi de ces paradoxes, est celui du docteur Bryant; celui-ci ne nie pas l'existence d'Homère, mais il le fait naître dans la Thèbes d'Egypte. C'était, dit-il, un poète superstitieux, qui, après avoir vieilli sur les bords du Nil, déroba les poèmes de l'ingénieuse *Phantasia*, dans les archives du temple d'Isis. Les événemens de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* étaient, dans l'original, des réminiscences des annales égyptiennes; l'adroite plagiaire transporta la scène dans la Troade, et déguisa, sous des noms grecs, les dieux et les héros de la monarchie des Pharaons.

Telle est, en peu de mots, la théorie du docteur anglais, que je ne puis regarder, et que l'on ne doit juger que comme un simple jeu de l'imagination de son auteur. M. de Sales me semble avoir pris ici la chose un peu trop au sérieux; et le style même de la dissertation, l'érudition affectée dont elle est surchargée, tout lui devait prouver que M. Bryant ne s'était proposé d'autre but, que de jeter un ridicule mérité sur l'abus et les dangers de l'érudition en matière de paradoxes. Qu'importe d'ailleurs un roman de plus ou de moins au sujet d'Homère; et pourquoi le docteur Bryant ne hasarderait-il pas le sien, quand tant d'autres ont donné le leur? Ne vaut-il pas bien celui que l'on a faussement attribué à Hérodote, et dont M. de Sales fait un examen si judicieux?

Il n'en est pas de même du célèbre Wolf; et le poids d'un pareil nom commande une attention sérieuse. M. Wolf à qui nous devons, sans contredit, la meilleure édition d'Homère qui ait jamais paru, s'efforce de prouver, dans ses *Prolégomenes*, qu'Homère est un être fantastique; il ne voit en lui qu'un *rapsoïde* par excellence, qui a jeté les fondemens d'une pyramide, que ses successeurs ont lentement conduite de siècles en siècles, jusqu'à sa dernière assise. Tout cela est prouvé, comme on prouve quand on est entêté d'un système auquel il faut ramener de gré ou de force toutes ses idées: érudition immense, sophismes ingénieux, tout est employé et manié avec un art infini, et capable de séduire les élus même, s'il était possible.

A l'analyse raisonnée de ces différentes opinions sur la personne d'Homère, succède, dans l'ouvrage que nous parcourons, l'*Histoire critique de ses ouvrages*. M. de Sales examine et combat avec avantage le paradoxe qu'Homère n'est pas l'auteur de ses ouvrages, et prouve assez bien que ces *rapsoïdes*, auxquels on voudrait faire honneur de la composition de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, n'étaient eux-mêmes que les descendans d'Homère, et que n'ayant d'autre patrimoine que sa renommée, ils étaient intéressés à conserver intact, le dépôt de ses ouvrages, parce que la plus faible altération en eût singulièrement compromis la célébrité.

Notre savant académicien est moins heureux en preuves de fait qu'en raisonnement, et, selon moi, celle qu'il tire de l'exemple d'Ossian, ne conclut absolument rien ici. La grande question sur l'authenticité des poèmes du Barde écossais paraît à-peu-près décidée aujourd'hui en Angleterre. Des doutes s'étaient élevés, du vivant même de Macpherson, sur l'existence originale de ces poésies, conservées quatorze cents ans par tradition orale: mais le dernier coup vient d'être porté à leur certitude, par M. Laing, dans un ouvrage très-fort de preuves, et qui porte

jusqu'à l'évidence que Macpherson est le seul et unique auteur des poésies attribuées à Ossian. Il vaut donc beaucoup mieux s'en tenir à la marche historique des premières éditions d'Homère, que de se perdre dans des discussions étrangères à l'objet principal, et de s'enfoncer dans des ténèbres où, de l'aveu même de M. de Sales, il est impossible ou superflu d'attendre la lumière. J'aimé bien mieux suivre, au grand jour avec lui, les œuvres d'Homère dans les contrées diverses où les portèrent les révolutions des Empires, depuis Lycurgue, leur premier éditeur, jusqu'à cet Aristarque dont le nom est devenu le glorieux appanage de tout critique capable de sentir l'importance, et de remplir l'étendue de ses fonctions.

Pour faciliter aux lecteurs les moyens de le suivre dans les sentiers épineux d'une critique souvent incertaine, le nouveau panégyriste d'Homère a divisé son ouvrage par paragraphes, dont la longueur n'a rien de rebutant, et où il dit cependant tout ce qu'il lui paraît essentiel de dire. Il y passe en revue et soumet à sa critique toutes les opinions auxquelles le nom d'Homère a pu donner quelque poids; il les adopte, les combat ou les rejette formellement, selon qu'elles s'accordent plus ou moins avec les conjectures plausibles qui servent de bases à son travail, dont le résultat est, en dernière analyse, « qu'Homère est vraiment le père de ses œuvres; que l'*Illiade* et l'*Odyssée* nous sont parvenues, au travers de vingt-sept siècles, avec l'intégrité qu'on ne devrait attendre que des monumens de la plus pure des religions. »

On doit savoir gré à M. de Sales d'avoir ainsi rassemblé en un corps d'ouvrage les titres, épars jusqu'ici, de la généalogie poétique d'Homère. C'est une espèce de préface pour les Œuvres de ce grand poète, et une introduction désormais nécessaire à tous ceux qui seront bien aise de connaître l'auteur, avant de passer à la lecture et à l'admiration de l'ouvrage.

Cette admiration profondément sentie, et fondée sur une étude raisonnée du génie et des beautés d'Homère, avait dicté jadis au célèbre Pope une préface qui respire d'un bout à l'autre l'enthousiasme le plus vrai, et qui est écrite avec la chaleur éloquent d'un grand poète qui parle d'un grand poète. C'est là que se trouve le plus-beau parallèle que l'on ait établi jamais entre Homère et Virgile. Pope a su prêter le feu, le coloris et les images de la poésie, à ce qui n'eût produit, entre des mains vulgaires, qu'un froid et insipide lieu commun, qu'un cliquetis fatiguant d'antithèses, déjà épuisées sur ce sujet, quand Pope écrivait. Mais il ne s'est point borné à payer à son auteur ce juste tribut d'éloges; il a consacré un ouvrage important à des recherches savantes, où le goût dirige habilement la critique, sur la vie, les écrits et le savoir d'Homère. Ce morceau, justement estimé en Angleterre, n'a point été traduit en français: mais nos traducteurs en vers et en prose de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, ont su lui rendre la justice qu'il méritait; et M. de Sales paraît, dans plusieurs endroits de son ouvrage, en avoir fait un cas particulier.

Mais il ne doit qu'à lui son coup-d'œil général sur le génie créateur de la poésie épique, son analyse rapide des caractères principaux d'Homère, et de la marche de ses poèmes: il s'est attaché sur-tout à faire sentir tout le mérite de l'*Odyssée*, qu'un préjugé, trop généralement reçu, place à une distance si injurieuse de l'*Illiade*. Il faut convenir qu'il y a quelque mérite aujourd'hui à rajeunir des matières sur lesquelles on a tant écrit, tant raisonné et débattu depuis qu'il y a des critiques, et des gens qui s'arrogent le droit de l'être. Ce n'est pas, comme le prétend M. de Sales, que les idées neuves naissent des idées usées: c'est qu'il est impossible de lire Homère avec quelque attention, sans y découvrir ce que d'autres n'y avaient pas encore découvert, sous les rapports moraux et philosophiques: sans y trouver des beautés de diction qui avaient échappé aux admirateurs les plus passionnés. Mais cette admiration même doit avoir des bornes; et le critique marche ici entre deux écueils également à redouter pour lui: il doit se méfier également et de son enthousiasme, que l'on peut prendre quelquefois pour du charlatanisme, et rien de plus: ou de cette prévention aveugle qui s'obstine à ne voir dans Homère aucun défaut. Il y en a, sans doute; et le meilleur des critiques anciens, celui qui a rendu à Homère un si bel hommage dans son épître à Lollius, Horace lui reprochait avec raison quelques insensés de sommeil. Ils sont courts, il est vrai, et ne devaient point suffire à Voltaire, pour mettre sur la même ligne Homère et Shakespeare; rapprochement monstrueux, dont les Anglais eux-mêmes furent indignés, malgré leur admiration fanatique pour le plus singulier, le plus étonnant génie qui ait honoré leur littérature. Mais, indépendamment du motif particulier qui influait ici sur l'opinion de Voltaire, il savait très-peu de grec, de son propre aveu: il croyait ses objections indépendantes de la connaissance de cette langue, et c'était se tromper étrangement.

(1) Un vol. in-8°. A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Haute-Feuille, n° 23.

(2) Voici l'énigme proposée: *quæ cepimus amissimus, quæ non cepimus portamus*. Il n'y avait certes pas là de quoi faire échouer le génie d'Homère.

Avec plus de connaissance de la langue d'Homère, l'auteur de la *Henriade* et de tant de beaux ouvrages de poésie, eût senti et fait sentir comment ce style enchanteur embellit, colore ou dénature les objets; comme il efface les défauts, ou les transforme en beautés; comme il émeut, comme il pénètre, comme il attendrit, comme il transporte; comment en parlant au cœur et aux sens, il les entraîne, tandis que la raison ne parlant qu'à l'esprit, n'en obtient qu'un froid assentiment; il eût compris alors comment Homère, avec tous ses défauts qu'une juste critique peut relever en lui, était et sera à jamais un poète divin.

Fénelon voyait tous ses défauts; mais il lisait, il admirait, il sentait vivement Homère; et il a fait le *Télémaque*; Voltaire, qui le raisonnait froidement, a donné la *Henriade*, ouvrage presque classique, quant à la poésie du style, mais le plus maigre, le plus décharné des poèmes épiques. Buckingham voyait les défauts d'Homère, et ne s'en écriait pas moins en beaux vers:

Read Homer once, and you can read no more;
For all things else appear so mean and poor!
Verse will seem prose; yet often on him look,
And you will hardly need another book.

«Lisez Homère une fois, et vous ne pouvez plus rien lire, tant le reste vous paraîtra froid et mesquin auprès de lui! les vers ne seront plus que de la vile prose. Revenez, revenez souvent à cette lecture, et vous n'aurez plus besoin d'autre livres.»

Pope aussi voyait, et a relevé les défauts d'Homère; mais il ne l'en a pas moins traduit avec l'enthousiasme et la verve du génie.

Plein du sentiment qui inspirait ces grands écrivains, M. de Sales commence son ouvrage par une espèce d'invocation lyrique à l'ombre d'Homère, et le termine par un hymne vraiment religieux dans le style et le goût homériques. Mais ce sont de ces morceaux de luxe, dont la critique doit respecter le motif et l'objet, lors même que l'exécution laisserait quelque chose à désirer.

AMAR.

ADMINISTRATION. — FINANCES.

Compte rendu des opérations de la Caisse d'escompte, depuis son origine (24 mars 1776) jusqu'à sa suppression (24 août 1793), et de sa liquidation jusqu'à l'époque de sa suppression, par M. Laffond-Ladebat. (1)

La science du revenu public résulte de deux connaissances qui ne doivent jamais être séparées, la théorie et l'histoire des faits. Si nous avons beaucoup d'ouvrages qui se rapportent à la première, l'on en compte peu qui puisse servir à la seconde; la légèreté, la prétention ont quelquefois suggéré à des écrivains l'idée d'écrire sur les finances, sans s'être bien rendu compte de leur objet, et sans s'être assurés de sources authentiques où il leur fût possible de puiser. De-là ces nombreux écrits qu'un moment voit naître et disparaître, qui multiplient la quantité de livres sur cette partie de l'économie politique, sans rien éclaircir ordinairement, ni rien ajouter à ce qu'on savait déjà. Le siècle qui vient de s'écouler semble sur-tout remarquable à cet égard; jamais, l'on peut le dire avec assurance, il n'a été autant publié d'écrits sur les revenus, le système et la nature des impôts, et cependant l'on n'a fait que tourner dans le cercle des mêmes connaissances, si l'on peut parler ainsi, et revenir, dix ans après, aux principes qu'on avait abandonnés, pour les remplacer par d'autres oubliés à leur tour, et ainsi successivement.

Il est difficile d'expliquer cette versatilité, si ce n'est par le défaut de connaissances positives, et peut-être aussi par des circonstances qui font rejeter en un tems ce qui eût été regardé comme préférable et avantageux en un autre. La matière des finances est compliquée, elle prête à l'esprit systématique et d'exagération; souvent encore la passion se mêle dans les débats qui ont pour objet la théorie de l'administration; l'on veut être infailible dans ses jugemens, et l'on va quelquefois jusqu'à soupçonner autre chose que du doute, dans les objections qu'une juste défiance autorise contre toute espèce de système; cette disposition des esprits peut expliquer en partie les contradictions dont nous venons de parler.

Le meilleur est donc d'étudier les institutions et les établissemens qui ont eu pour but le régime des revenus de l'Etat; de chercher en quoi les réglemens fiscaux ont nui, et comment ils ont pu être utiles; de s'instruire des événemens politiques ou intérieurs qui en ont changé la des-

tinuation ou y ont introduit des abus; de laisser parler les faits et d'en offrir le tableau à la médiation des personnes attentives.

C'est ce que nous paraît avoir fait l'auteur de l'important compte rendu que nous annonçons.

Il voulait montrer, par l'exemple de la Caisse d'escompte, ce que peut un crédit confié à des hommes habiles et appuyé sur des bases solides; les services qu'on a droit d'en attendre, et les mesures à garder pour le préserver des atteintes de l'esprit d'avidité et de mercantillage; il avait à offrir à l'attention publique et de l'administration, les services rendus par cet établissement, les avantages que le commerce en a retirés par la baisse de l'intérêt de l'argent, par une facilité d'escompte illimitée, par un utile placement de fonds; il n'a point établi ces résultats comme conséquences de la nature de l'établissement, mais comme faits; ou plutôt ce sont les faits qui sont eux-mêmes les résultats; il a parlé à la réflexion par des tableaux, et instruit le lecteur par de nombreux rapprochemens qu'appuie l'exactitude des calculs.

La Caisse d'escompte fut établie sous le ministère de M. Turgot; le projet en avait d'abord été présenté à l'abbé Terrai qui ne l'avait point adopté; M. de Maurepas l'approuva; un arrêt du conseil d'état du roi du 24 mars 1776 autorisa l'existence de la première association, et en prescrivit les opérations et le régime. La réduction du prix de l'intérêt fut l'objet d'utilité que les fondateurs de la Caisse d'escompte présentèrent, et celui peut-être qui leur suscita des oppositions de la part de ceux qui trouvaient leur avantage à le soutenir à un taux élevé.

Les associés présentèrent au Gouvernement, à cette époque, un mémoire dont les intentions étaient meilleures et plus claires que les raisons qu'on y établissait: ce ne fut pas la faute de quelques esprits systématiques, si le ministère ferma l'oreille aux clameurs des hommes intéressés à maintenir l'intérêt au-dessus de celui qu'on proposait pour l'escompte des effets de commerce; car à force de comparer le produit des terres avec les bénéfices de l'industrie, et de présenter, comme argumens, cent autres idées semblables sur lesquelles il n'y a rien de bien arrêté, pour en tirer des conséquences favorables à leur établissement, les signataires embrouillèrent tellement la matière, qu'il eût été bien impossible, avec une pareille manière de raisonner, de terminer la discussion. On se laissa conduire par des raisonnemens plus simples, et l'arrêt du conseil qui fut rendu en conséquence, fixa le taux de l'intérêt à 4 pour cent par an; il ordonna en même tems que les opérations de cet établissement consistaient à escompter des lettres de change et autres effets négociables, à faire le commerce des matières d'or et d'argent, à se charger en recette et en dépense des deniers, caisses et paiemens des particuliers qui le désiraient, sans pouvoir exiger d'eux aucune rétribution pour ce service. Le capital devait être de 15,000,000 dont 10,000,000 seraient versés au trésor royal et remboursés successivement à la Caisse d'escompte, en y accumulant les intérêts par 13,000,000, payables, 500,000 fr. par semestre, à compter du 1^{er} décembre 1776 jusqu'et compris le 1^{er} juin 1789.

Cependant les associés n'avaient pu verser que 3,000,000 au trésor, et les opérations de la caisse languissaient. Le 22 septembre 1776, elle obtint un nouvel arrêt qui la dispensa du versement des 10,000,000, prescrit par celui du 24 mars. Cet arrêt ordonne le remboursement à la Caisse d'escompte des 3,000,000 déjà versés: il fixa le capital à 12,000,000 de liv., divisés en 4000 actions de 3000 liv. chacune. 1500 de ces actions furent réservées; ainsi le premier capital effectif ne fut que de 7,500,000 liv.

C'est avec ces faibles moyens que se forma un des grands établissemens de finances qui aient existé, et dont les opérations ont eu la plus grande étendue et la plus heureuse influence sur la prospérité du commerce français.

Nous renvoyons au tableau très-bien fait qu'en a tracé M. Laffond-Ladebat, pour en prendre une connaissance détaillée; personne ne pouvait mieux que lui exécuter un semblable travail: malgré la difficulté et la complication de la matière, il nous semble y avoir apporté beaucoup de clarté et de méthode. Il y indique, semestre par semestre, les bénéfices, les dépenses, les billets en circulation, les comptes courans, le montant des effets escomptés, enfin le taux du dividende à répartir aux actionnaires, dividende qui s'est élevé jusqu'à 12 pour cent par an pour chaque action.

L'auteur fait en même tems connaître les circonstances où la Caisse est venue, par son crédit et ses moyens, au secours du Gouvernement; quiconque n'a pas été entièrement étranger aux affaires publiques, peut également se les rappeler et apprécier la mesure de reconnaissance qu'on lui doit pour ces importants services.

On ne doit pas croire cependant qu'elle n'ait

connu que des prospérités dans le cours de 17 ans qu'elle a existé; plus d'une fois elle a vu sa marche arrêtée, son crédit attaqué, ses opérations entravées, et ses fonds épuisés. Mais elle s'est toujours tirée de ces circonstances fâcheuses sans altération dans la confiance qu'on avait en elle, et sans voir diminuer l'étendue de ses affaires.

Ce sont des faits établis encore par le compte rendu, et qui offrent un important sujet d'instruction pour quiconque veut juger par des exemples de la nature du crédit et des causes qui peuvent l'altérer.

La Caisse d'escompte fut tourmentée par deux sortes d'ennemis puissans, l'agiotage qui s'était emparé du jeu de ses bénéfices; et l'esprit d'opposition qui déclamaient perpétuellement contre la nature de ses réglemens sans pouvoir offrir rien qu'on pût leur comparer. Tel fut même l'animosité de ce dernier parti, que tandis que vers la fin de 1789, la Caisse fournissait de ses espèces à la municipalité de Paris, au département des subsistances de la ville, à la caisse de Poissy, à l'administration des étapes, à la milice soldée, et au trésor royal de quoi faire leurs paiemens et remplir leurs engagements, l'on cherchait à à soulever l'opinion contre elle et à obtenir quelque décret contraire à ses intérêts.

Pendant les dix sept ans six mois de son activité, la caisse a escompté 4,261,144,498 livres d'effets de commerce; elle a repartu entre ses actionnaires un dividende qui s'est élevé, année commune, à 6 $\frac{1}{2}$ pour cent; ses dépenses n'ont pas excédé 10 pour cent de ses bénéfices; avec un capital de 10 millions employés effectivement à ses opérations, elle a soutenu jusqu'à 130,000,000 de billets en circulation; indépendamment des quatre milliards deux cents soixante et un millions d'effets qu'elle a escomptés, ses comptes courans se sont élevés jusqu'à 28,000,000, et les dépôts qui lui étaient confiés jusqu'à 45,000,000; elle a prêté au Gouvernement, en diverses fois, 265 millions effectifs, outre les services particuliers qu'elle a rendus successivement au trésor public, et qui se sont élevés à plus de 300,000,000; elle a fourni aux hôtels des monnaies plus de 300 mill. en numéraire, etc.

Après sa suppression ordonnée en 1793, la liquidation en a été ordonnée et suivie avec plus ou moins d'activité; le compte rendu de M. Laffond-Ladebat fait connaître ces détails, et donne à cet égard des renseignemens précis; il a pour objet aussi d'appeler les regards de l'administration sur quelques répétitions que font les intéressés dans cet établissement. Leurs demandes sont présentées avec les pièces de comptabilité propres à les appuyer; cette partie de l'ouvrage, sans être une de celles qui fixeront le plus l'attention de ceux qui veulent s'instruire de l'ancien état de nos finances, n'en intéressera pas moins les lecteurs.

PEUGHET.

SCIENCES. — PHYSIQUE.

Copie d'une lettre de M. Hachette, professeur de mathématiques et de physique des Pages de LL. MM. II. et RR., instituteur à l'Ecole polytechnique, à M. Guyton, membre de l'Institut, et du Conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique.

Monsieur,

Je vous avais témoigné mes regrets, de ce que dans le compte rendu à l'Institut sur les expériences de M. Davy, et publié par extrait dans la plupart des journaux, on avait oublié de citer l'Ecole polytechnique, qui, depuis la naissance du galvanisme, a pris un intérêt particulier à cette branche de la physique. Depuis j'ai appris que M. le Gouverneur partageait les sentimens des professeurs, et qu'il était dans l'intention d'informer le public de la part qu'a eue l'Ecole polytechnique dans le perfectionnement des appareils électro-moteurs; dans cette circonstance, je crois qu'il n'est pas inutile de rappeler ce qui a été fait par les soins et aux frais de cet établissement.

MM. Thénard et moi sommes les premiers qui avons fait voir l'influence des dimensions dans les plaques qui composent les piles de Volta; nous avons prouvé que dans les piles qui ne diffèrent entr'elles que par la grandeur des plaques superposées, la tension de l'électricité aux poles est constamment la même; nous avons fait voir que la grandeur des plaques augmentait la quantité d'électricité qui se développe dans un tems donné, et nous avons rendu cette augmentation sensible par la combustion des métaux, soit dans le gaz oxygène, soit dans l'air atmosphérique; tous ces faits sont consignés dans le journal de l'Ecole, onzième cahier, et notamment dans une lettre adressée à M. Fourcroy, le 14 prairial an 9 (3 juin 1801), et imprimée dans le même cahier, page 291.

(1) Un volume in-4° avec des tableaux.

A Paris, chez Antoine Baillet, imprimeur-libraire, éditeur du Journal du Commerce, rue Helvétius, n° 71. — 1807.

Le conseil de l'Ecole ayant reconnu l'importance des piles à grandes plaques, accorda des fonds suffisants pour s'en procurer; j'ai fait construire par Dumotiez l'appareil qui existe maintenant à l'Ecole, dont j'ai décrit les effets dans le *Précis des Leçons sur le calorique et l'électricité*, page 77; il est composé de 60 couples (cuivre et zinc) de forme carrée, chaque côté du carré étant de 18 centimètres.

Le même conseil nous ayant chargés, vous et moi, de reprendre nos expériences sur le diamant, nous nous sommes servis de cet appareil pour soumettre le diamant à son action; vous vous proposez de rendre un compte particulier de nos derniers essais qui, comme vous savez, n'ont été suspendus qu'en attendant les appareils qui nous manquent; ayant senti le besoin d'avoir une pile encore plus forte que celle de l'Ecole, vous vous êtes décidé à faire construire à vos frais 150 nouveaux couples; c'est avec votre appareil réuni à celui de l'Ecole, que MM. Gay et Thénard sont parvenus à répéter les expériences de M. Davy.

Je vous prie, Monsieur, de communiquer cette note à M. le gouverneur et au Conseil de perfectionnement, si vous le jugez convenable.

Je suis avec un respectueux attachement, etc.

HACHETTE.

Paris, le 22 janvier 1808.

BEAUX-ARTS.

On avertit les amateurs, que la vente publique de la précieuse collection de tableaux de feu M. Gerard Vander Pot, de Groeneveld, contenant les chefs-d'œuvre de G. Dow, Ad. et W. Vandeveld, P. Potter et autres célèbres artistes, aura lieu à Rotterdam le 6 juin 1808 et jours suivants.

Le catalogue se distribue à Rotterdam, au bureau des commissaires aux ventes publiques;

A Paris, chez M. Alex. Paillet, rue Vivienne, n° 18;

A Londres, chez M. Christie;

A Bruxelles, chez M. P. J. Thys;

A Francfort, chez M. J. J. Etling;

A Hambourg, chez M. Pachschesky.

CONCERTS.

Programme du concert de M. Matrot.

PREMIERE PARTIE.

1^o. Nouvelle ouverture de M. Paër, directeur de la musique particulière de S. M. l'EMPEREUR ET ROI.

2^o. Scene de M. Piccini, chantée par Mademoiselle ***.

3^o. Echo d'Haydn à double orchestre.

4^o. Trio italien.

SECONDE PARTIE.

1^o. La peinture musicale d'une bataille: dans ce morceau d'imitation arrangé par M. Matrot, cet artiste jouera de vingt-cinq instruments différents.

2^o. Concerto de harpe.

3^o. Chœur pastoral du *Carmen secular* de Philidor.

Le concert aura lieu aux lumières, et commencera à une heure et demie dimanche 31 janvier 1808, dans la salle de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 45.

Galerie, 5 fr.; parquet, 3 fr.

Les personnes qui désireront prendre des billets d'avance, pourront envoyer à la salle du concert, ou chez M. Matrot, rue de Montholon, n° 22.

MUSIQUE.

N° 7 du nouveau *Journal de Harpe*, 2^e année.

Romance des Pages du duc de Vendôme, musique de Doche, ancien maître de chapelle.

Les quatre Ages de l'Amour, musique de Frédéric Krembé, artiste de l'Opéra-Comique impérial.

Air varié pour la harpe, par Louis de Concone, de Turin.

On s'abonne chez B. Pollet, marchand de musique, palais du Tribunal, galerie de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Lycée.

Le prix de l'abonnement est de 25 fr.

Huit sérénades pour le forte-piano, avec accompagnement de tambour de basque *ad libitum*, composées par D. Steibelt.

Prix 9 fr., et 9 fr. 50 c. par la poste.

Humell: une sonate pour le forte-piano avec violon ou alto.

Prix 3 fr. 60 c., et 4 fr. franc de port.

A Paris, chez Sieber, marchand de musique, rue de Richelieu, n° 28, presque vis-à-vis la fontaine Traversière, à la Flûte enchantée; et chez Carli et compagnie, Périsule Favart.

Scene et Air chanté par M. Lainez, paroles de M. Jouy, musique de M. Spontini, arrangé pour le piano ou la harpe, par l'auteur.

Prix, 2 fr. 50 cent.

La partition de *la Vestale*, paraîtra incessamment.

A Paris, chez M^{lles} Erard, rue du Mail, n° 21; et à leur dépôt, rue de Richelieu, n° 67, vis-à-vis la Bibliothèque impériale.

LIVRES DIVERS.

Mémoires sur l'administration forestière, et sur les qualités individuelles des bois indigènes, ou qui peuvent s'acclimater en France; auxquelles on a joint la description des bois exotiques que nous fournit le commerce, ouvrage utile aux propriétaires qui veulent se ménager de la futaie, juger avec précision de l'âge auquel ils doivent couper leurs forêts, et connaître l'emploi le plus avantageux des différentes espèces d'arbres, d'après leurs qualités déterminées par un grand nombre d'observations et d'expériences nouvelles. Par P. E. Varenne-Fenille, associé des Sociétés d'agriculture de Paris, Dijon, Lyon et Bourg; 2^e édition. 2 vol. in-8°, avec deux planches.

Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Marchant, libraire, rue des Grands Augustins n° 20.

Lothaire et Maller, roman de chevalerie, traduit de l'allemand, de Frédéric Schlegel; un vol. in-12.

Prix 2 fr. 25 c., et 2 fr. 75 c. franc de port.

A Genève, chez J. J. Paschoud,

Et à Paris, chez Gautier et Bertin, libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

Répertoire historique de l'Empire français, depuis le rétablissement du culte et la paix d'Amiens, jusqu'aux traités signés à Tilsitt, entre la France, la Russie et la Prusse; faisant suite au Répertoire ou Almanach historique de la révolution française.

Sixième partie, in-12; prix 2 fr., et 3 fr. franc de port.

A Paris, chez LeFort, libraire, rue du Rempart-Saint-Honoré et de Richelieu, en face du Théâtre-Français, n° 11.

L'Art d'apprendre les langues ramené à ses principes naturels, par M. Weiss, interprète au ministère du Grand-Juge, professeur de langues et de littérature française et allemande.

Prix 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port.

Cours d'étude pour la jeunesse française, contenant la chronologie, la géographie, la mythologie, l'abrégé de l'histoire ancienne des Egyptiens, des Phéniciens, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses, des Indiens; l'histoire grecque, l'histoire romaine et l'histoire de France: cette dernière depuis Pharamond jusqu'à ce jour; la grammaire française, les calculs anciens et nouveaux avec les transformations; par J. B. Castille, ancien instituteur, auteur de la *Grammaire française simplifiée*, et de plusieurs autres ouvrages pour l'éducation. Deux forts volumes in-12.

Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port.

A Paris, chez l'auteur, tenant maintenant cabinet de lecture, rue d'Aboukir, ci-devant Bourbon-Ville-Neuve, n° 24; la veuve Fournier, rue Neuve-Noue-Dame, en la Cité, n° 7; et Théodore Leclerc, quai des Augustins, n° 27.

Annuaire historique et statistique du département du Bas-Rhin, pour l'année 1808; par P. G. Fargès-Méricourt, l'un des secrétaires de la préfecture, et membre de la Société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg.

Prix 4 fr. 50 c.

A Strasbourg, chez Levrault, imprimeur de la préfecture.

A Paris, chez le Normand, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

| | |
|--------------------------------------|----------------|
| Cinq p. 1/2 jous. du 22 sept. 1807. | 85 fr. 30 c. |
| Idem. jous. du 22 mars 1808. | 82 fr. 90 c. |
| Bons de remboursement. | fr. c. |
| Provisoire. | fr. c. |
| Bons an 7. | fr. c. |
| Bons an 8. | fr. c. |
| Rescriptions sur domaines. | 92 fr. c. |
| Rescript. pour rach. de rentes fonc. | fr. c. |
| Idem. Non réclamées dans les dép. | fr. c. |
| Act. de la B. de Fr. | 1252 fr. 50 c. |

Entreprises particulières.

| | |
|--|-------------|
| Actions de la Caisse des rentiers. | fr. c. |
| Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} janv. | 1150 fr. c. |
| Actions des fonderies de Vaucluse. | fr. c. |

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Bal masqué.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, la *Métromanie*, et

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui la 2^e repr. de l'Hôtelier de Milan, et Duhaut-cours. — Mardi, 2 février, Marton et Frontin, et le Mari intrigué, pour les débuts de M^{lle} Regnier.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui la 1^{re} repr. de Menzikoff et Fædor, ou le Fou de Benezoff: drame en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Charlat. Aujourd'hui la Marchande de Modes, les deux Prisonniers, Amour et Mystère.

Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre. Aujourd'hui l'Auberge pleine, M. Dupinceau, le Remouleur et la Meunière, et Gallet.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui l'Héroïsme des Femmes, et Victor.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui Saakem, ou le Corsaire, et le Pèlerin blanc.

Salle Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui M. Ravel l'ainé, l'incomparable, premier danseur de la Capitale, sur la corde tendue, dansera un pas de Zéphire, le nouveau pas espagnol, et franchira une double pyramide, deux lustres et deux étendards à-la-fois.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Théâtre de la Nouveauté. Expériences physiques, mathématiques, d'électricité, tours d'adresse, fantasmagorie de M. Olivier, à huit heures du soir, tous les jours, sans exception, à l'Hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.

L'abonnement se fait à Paris, rue de Poitevin, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour 6 mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce Journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être au bon ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départements, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n° 6.